

X-ALTA

Vers une Stimulation de l'Apoptose du Capitalisme

SANS l'apoptose, mort programmée des cellules, la vie d'un organisme complexe serait impossible. La faculté des cellules à se donner « volontairement » la mort par la stimulation des mitochondries peut seule éviter à l'ébauche embryonnaire d'une nouvelle humanité de rester une masse informe.

Voici le temps du capitalisme fini. Celui dont plus personne ne rêve dans le grand sommeil fataliste de cette fin de millénaire. Où ses triomphes le posent en principe immanent et transcendant, il creuse encore sa tombe. Sa soif d'hégémonie toujours étanchée prélude, vers son assèchement définitif, à l'hégémonie de sa soif. Aucun optimisme dans ce constat, mais une orientation donnée par l'analyse : l'effondrement des régimes communistes d'État (chute du mur de Berlin, explosion de l'ex-URSS, etc.), ou leur mutation inéluctable en dictatures vacillantes prêtes à basculer dans une jungle capitaliste impitoyable (Chine, Cuba, etc.), signalent la mort du négatif hors du capitalisme, et, *de facto*, l'accélération de la logique autodestructrice de ce dernier. Le capitalisme est entré dans le stade ultime de son autodissolution. Ce stade porte un nom : le libéralisme. L'heure approche où le serpent se dévore lui-même pour assouvir ses instincts prédateurs en l'absence d'adversaires. Et c'est maintenant qu'il faut donner le coup de grâce. La beauté de ce monde sortira des convulsions de cette société agonisante.

Petites évidences structurelles

Dans le moment de la dialectique annonciatrice de l'implosion du système — dont on ne saurait préjuger ni de la durée ni de la puissance — il s'agit de stimuler le processus de ce déclin. L'attente résignée et irresponsable de l'ultime chaos (empreinte, néanmoins, de la volonté de sauver sa misérable carcasse), tout comme les volontés positives de réforme, ne font que retarder l'échéance, voire en suppriment toute éventualité. Sans intervention, le programme mortel ne se déclenche pas et reste en l'état sans susciter la mort manifeste. La croissance de l'homme vers son humanité se fera en rasant les barbaries fleurissant sur les terreaux idéologiques de la société irrationnelle.

La vérité est fuyante. Ni relative, ni absolue, elle existe cependant mais exige d'être saisie dans le moment historique. Si elle file tout en étant proclamée vraie, la voilà mensonge. Inutile au bouleversement des phénomènes, la voilà même réactionnaire. *Hic et nunc*, il s'agit d'opposer au monde des phénomènes l'ontologie nécessaire à la construction d'une humanité émancipée, et ce par la naissance tous azimuts de *négatifs révélateurs* qui hâteront la chute de l'irrationalité capitaliste avant que celle-ci ne soit fatale à l'homme. Il convient donc de participer à cette

élimination — crève charogne ! — en tant que particule dont la fonction dans l'accélération politique du proche chaos social est de servir de révélateur et de négatif systématiques et absolus. La critique corrosive du libéralisme et de sa théorie comme phase terminale du capitalisme devient alors le paradigme de la *négation déterminée*.

Encore faut-il ne pas succomber aux charmes des sirènes postmodernes. Tout en susurrant la fin des idéologies, celles-ci orientent également les derniers idéologues vers des moyens d'action totalement insuffisants si ce n'est obsolètes. Or, si la lutte révolutionnaire doit demeurer moderne dans son contenu, elle doit en abandonner les formes usuelles. En effet, la faillite des organisations politiques et syndicales, l'échec des *intelligentsia*, arc-boutées sur des structures monolithiques et des théories figées ou passéistes sont renforcés par la transformation des modes de communication de la pensée et par l'écran opaque de la circulation du capital. La mobilité de la force de travail nécessaire à cette circulation — la matière grise —, la spectacularisation du spectacle — le spectacle pour et/ou sur le spectacle — ont rendu globalement inefficaces les formes usuelles de la contestation. Les revendications sont dans les rues où le pouvoir n'est plus. L'intentionnalité et la spontanéité d'un changement du monde passant par le *Grand Refus* ne persisteront qu'en dehors des structures combattives traditionnelles qui se transforment objectivement en moyens supplémentaires de contrôle des masses et en alliées fidèles de l'unidimensionnalité.

Alors que le capitalisme tourne contre lui-même l'arme de sa violence, donnant ainsi naissance à de nouvelles modalités totalitaires, les appareils hégémoniques, dans l'alliance nauséabonde de leurs carburants idéologique et répressif, participent de l'illusion démocratique. Aux possibilités d'une *praxis* bouleversant l'ordre des choses se substitue le plus souvent la vassalisation du théorique par de mesquines pratiques basement politiciennes qui entraînent dans les tréfonds du pragmatisme le potentiel subversif de la forme spéculative de la pensée : celle qui part du concret pour mieux s'en libérer. Dans ce contexte, la rue n'est plus qu'un asile glacé du politique, un camp d'internement aux libertés permises, théâtre des sublimes répressives les plus dures. (Chants, couleurs et liesses pour masquer la servitude volontaire, l'auto-encadrement, la pensée concentrationnaire.) Le paradigme de la fête triste, auréole des vallées de larmes, remporte toutes les batailles face aux saturnales chaotiques ou cyniques. Quant au mode électoral où parfois survivent les théories du changement, il transforme en pratiques comptables la mise en œuvre des idées. La loi des pourcentages fait le lien avec la réalité. L'assujettissement de la pensée fige celle-ci en stratégie de promotion d'une classe totalement impotente qui vit en cercle clos sur les espoirs de l'homme naïf tout en ne lui offrant que des chimères. La défaite des intellectuels et du politique réalise la victoire économique de l'homme qui s'est déjà perdu.

En tant que classe qui soit la perte complète de l'homme et qui ne puisse se reconquérir elle-même que par le regain complet de l'homme, le prolétariat n'existe plus, au moins dans sa conscience subjective. Il n'est plus un agent de transformation sociale, en opposition avec la bourgeoisie, qui est celui de la reproduction sociale. Le progrès technique renforce le système de domination et de coordination, qui, à son tour, dirige le progrès et crée des formes de vie (et de pouvoirs) réconciliant les forces d'opposition avec le système. L'aliénation devient alors plaisir et satisfaction.

« Quand ça vous coûte plus de défendre un produit que le produit que vous défendez ne vous a coûté. »

Edward DORN,
« Matraquage publicitaire ».

Dorénavant, on assiste à la massification d'un *lumpenprolétariat* doré, enfoui tête première dans les poubelles luxueuses du capitalisme boulimique et de l'accumulation béate. Et il n'y a plus rien à en attendre. L'habitude de la mollesse résignée ne laisse présager aucun volontarisme pour un dur sevrage de tous les opiums du peuple.

Si le prolétariat, comme classe négative, pouvait lutter contre le fétichisme de la marchandise, sa mutation trop pressée en positivité suscite sa fétichisation comme classe révolutionnaire. Ceci entérine la suprématie totale et irrémédiable de la marchandise. Les pédagogismes révolutionnaires ne sont alors tout au plus que des révoltes pédagogiques dans l'école du capital, assurant aujourd'hui aux « avant-gardistes » la place qu'ils dédaignaient hier. Il devient clair que la critique de la domination n'allant pas au bout d'elle-même se change inéluctablement en moyen de dominer la critique pour assouvir des intérêts personnels ou résoudre des pulsions conflictuelles paranoïdes. La maladie infantile d'une marginalité qui devient centrale est la centration obsessionnelle et exclusive sur cette marginalité nombrilique.

Aux pratiques hypocrites de la critique théorique comme moyens de participer, *in fine*, à la société du spectacle spectacularisé, doit se substituer une force qui deviendra révolutionnaire en détruisant le fétichisme bourgeois de la propriété — notamment intellectuelle — prête au spectacle. Dans ce contexte, c'est le vol qui permet l'appropriation, n'en déplaise aux tenants crispés de la littéralité citationnelle. La mort des experts doit sonner une bonne fois pour toutes.

Aux nouveaux pouvoirs horizontaux, moléculaires et protéiformes, doivent se substituer des contre-pouvoirs toujours adaptés pour ne jamais stabiliser l'état des choses. La circulation du capital passe de moins en moins par l'emploi d'une force de travail physique, mais se cache derrière le voile opaque de la cyber-matière dont abuse le consommateur de loisirs électronisés, plongé dans les délices de la passivité. L'aliénation du travailleur sur le lieu de production s'est étendue, notamment par le double emploi de l'ordinateur, à tous les secteurs de la vie quotidienne. La perturbation de ces phénomènes encore récents peut se réaliser au sein même des nouveaux vecteurs de communication. Les réseaux de circulation, de stockage et

de transformation de l'information dont s'arme le libéralisme pour étendre ses pouvoirs sont à retourner contre lui-même avant l'adaptation rapide du système à ses propres contradictions. Il reste à arracher la liberté potentielle de ces structures.

Grandir en gangrène sur les cicatrices du monde

Si nous voulons que le monde change, si même nous entendons consacrer à cette tâche une partie de nos vies, ce n'est pas dans le vain espoir de revenir à l'époque des analyses critiques florissantes, mais bien dans celui d'aider à atteindre l'époque où, devenues pourriture, elles ne seront plus seulement des analyses. Ce sont les flux et les reflux croisés des cercles de l'eau qui permettent l'érosion de la pierre et l'inscription du mot qui la signifie : *révolte*.

Mettre en actes le principe théorique d'une *négation déterminée* demeure notre visée permanente et doit, au-delà du groupe, devenir celle de tout un chacun. Le guérillero, c'est le groupe. Il ne s'agit pas de se poser en remède aux maux de la société capitaliste, mais de grandir en gangrène sur la moindre de ses cicatrices. Construire ne nous intéresse pas, ou tout du moins pas dans le sens vulgairement admis. C'est en pensée destructrice et intransigeante envers l'existant, axée vers la réalisation actuelle d'une dialectique négative refoulée par le positivisme dominant, que nous tenterons toujours de nous poser afin d'élucider l'objet visé. À ce stade du capitalisme, la compréhension qui se suffit à elle-même devient un obstacle à la recherche du vrai ; elle est purement réactionnaire. C'est la dénonciation qui doit devenir la finalité de toute pensée issue du concret, la compréhension ne pouvant constituer qu'un moyen dans ce processus. *Une pensée qui, s'imaginant autonome, considère qu'il n'est nullement de son ressort de modeler la praxis dont elle fait partie et qu'elle sert, et s'accommode de la dichotomie entre pensée et action pour se contenter de comprendre, s'est déjà de ce seul fait détournée des vraies valeurs humaines.* Les conséquences politiques d'une telle ligne épistémologique sont assez claires : la recherche de la vérité nous demande l'effort systématique d'une remise en cause permanente des phénomènes sociaux mais également de l'ensemble des analyses — y compris les nôtres — à leur égard. La naissance d'un écrit critique nécessite la résolution attendue d'y mettre fin pour mieux dévoiler l'objet en fonction de ses mutations historiques. Une critique qui ne s'amuse plus est contre-révolutionnaire ; une vérité qui s'ennuie devient vite mensonge.

« De toute évidence, la cyber-élite n'a rien à voir avec une classe - à savoir un rassemblement de personnes ayant des intérêts politiques et économiques communs - : elle est la conscience téléchargée de l'élite militaire. »

CRITICAL ART ENSEMBLE,
La Résistance électronique (et autres idées impopulaires).

En tant que principe absolu de la société capitaliste, la propriété et le monopole des moyens de production ne sauraient faire l'objet d'une critique si celle-ci, en tant que moyen de production d'une société nouvelle, n'était pas délivrée de la propriété. Lorsque la vie publique a atteint un stade où la pensée se transforme inéluctablement en une marchandise et où le langage n'est qu'un moyen de promouvoir cette marchandise, la tentative de mettre à nu une telle dépravation doit refuser d'obéir aux exigences linguistiques et théoriques actuelles avant que leurs conséquences historiques ne rendent une telle tentative totalement impossible. Aller au bout d'une critique radicale du libéralisme, c'est redonner l'appartenance de la pensée à son propre devenir. Et c'est, dans le même temps, éviter qu'elle ne devienne valeur marchande, esclave de l'engrenage des échanges internationaux de capitaux. Dans le procès d'une dialectique atonale, la pensée doit refuser l'identité. Et ce refus signale la perte de la personnification d'un écrit. Dès lors, s'il n'est guère envisageable de supprimer totalement la présence de l'individu derrière sa pensée, il est d'une absolue nécessité d'en appeler à l'abandon de ses droits d'auteur. Pour nous, les conséquences pratiques se lisent dans ces mots d'ordre : photocopiez ; détournez ; plagiez ; procédez à l'envi. Le spectacle sait rattraper les auteurs, même avant-gardistes, pour mieux les faire taire. Pour qu'elle ne devienne pas consommation, la démarche réflexive sur une œuvre ne doit se souvenir de l'auteur que pour lui adresser personnellement de nouvelles critiques. C'est pourquoi l'utilisation de ce qu'il peut avoir de génial n'a aucunement besoin de son avis ou de sa présence. Dans le cas contraire, la perte de l'autonomie de la pensée vis-à-vis de son producteur est également la perte de celle de l'être humain vis-à-vis de ce qui le produit : l'histoire fait l'homme sans que l'homme puisse dé-faire l'histoire.

Comme objet sexuel, l'écrit risque d'autant plus de devenir fétiche qu'il revêt les atours du livre. C'est, malgré le paradoxe de la nécessité de sa diffusion, le piège doré de sa réification qui demeure en suspens. Cultiver l'art de la disparition pour transmettre sans livrer, sans se donner complètement, devient une urgence pour ne pas se laisser prendre par le processus historique de récupération et d'assimilation. Et ceci ne peut être qu'une intention trop vite contrecarrée par les faits. D'autant que la portée subversive de ce moyen d'expression tend à se réduire comme peau de chagrin au fur et à mesure de son hyper-contrôle par sa mise en marché. Voilà pourquoi les autodafés ne sont plus nécessaires. La différence entre lire Marx et consommer Marx est tenue : elle peut dépendre des bradages successifs du *Capital* en fonction de l'anniversaire de la mort du penseur. Si le livre se répand jusque dans les grandes surfaces, haut lieu de la consommation de l'inutile, il

devient lui-même un gadget supplémentaire. Ses capacités à refuser de devenir un instrument au service de l'ordre existant se mesurent en outre à l'aune du temps dépensé à le trouver et de la distance parcourue pour s'extraire des lieux de diffusion massive afin d'approcher le lieu intime et symbolique où il se cache. Cette enquête sans quête du livre prouve celle de l'auteur vers un nouveau langage faisant obstacle aux lois du marché. Sans doute est-ce l'ultime chance des écrits de rester dangereux que de susciter l'effort permanent du lecteur ? Mais, quand bien même cette démarche existerait, elle suscite de toute façon l'appropriation exclusive de la « chose » de l'auteur aux dépens d'autres lecteurs, en fonction des prévisions de vente. La lecture devient signe distinctif et perd ce qui lui donnait en partie sa raison d'être : susciter une prise de conscience autonome chez le plus grand nombre de personnes.

Ces contradictions, qui révèlent la dialectique de la Raison et de son autodestruction, peuvent amener à penser la diffusion des idées par le biais d'autres vecteurs de communication. Le réseau électronique en serait un si son institutionnalisation n'était en voie d'achèvement. La perte de l'objet écrit dans les méandres informatiques est néanmoins l'acceptation de la perte de son droit à la propriété. La pensée y devient une bouteille à la mer et prend même les risques de ne plus s'appartenir, évitant ainsi de finir en dogme. Réellement autonome, elle peut devenir pleinement subversive tout en se dévoilant potentiellement au plus grand nombre.

En ce sens, et de manière transitoire, nous n'abandonons pas le support livresque. L'annonce d'une disparition peut seule susciter la recherche du disparu, ailleurs. Mais les choix d'un faible tirage et d'une diffusion restreinte resteront les garants d'une démarche substituant le service d'une cause à celui d'intérêts personnels. C'est sans doute la seule manière d'appeler à une responsabilité de l'Autre, sujet du devenir des écrits transmis, acteur à son tour de l'objet possédé dont il doit également se séparer.

Mitochondries

X-Alta, en tant que collectif, se détermine à fonctionner selon quelques principes élémentaires et incontournables destinés à rompre avec le mode stéréotypé pratiqué dans les revues et les structures classiques de combat politique. Rien de bien nouveau ici, seulement un désir nécessairement lié à une pratique.

Le premier principe est celui de la collectivisation décisionnelle et de la décision collective. Pour ce faire, tout ce qui sera publié engage théoriquement et politiquement l'ensemble des membres du groupe sur la base de l'unanimité. C'est-à-dire que tous les éléments — texte, citation,

dessin, reproduction, etc. — ainsi que leur mise en ordre (ou désordre) et en forme (ou méforme) sont acceptés par toutes et tous, la critique de chacun et par chacun formant une base de la mise en commun. Ces discussions peuvent apparaître à l'intérieur même des numéros.

Le deuxième principe concerne la fonction opératoire de cette ligne : la direction, et la responsabilité juridique et pénale de la publication. S'agissant de la mise en pratique de décisions prises collectivement, la direction d'un numéro est assumée par celui ou celle qui en a la vision la plus étendue, la sensibilité la plus grande et le plus de force pour coordonner l'opération collective, dans le but de l'autonomie de chacun des membres.

Troisième principe : la thématisation conceptuelle. Plutôt que de procéder au choix d'un thème représentant un champ ou un objet — par exemple, la religion, l'école, les intellectuels... —, nous proposons d'articuler des points de vues et des éclairages autour de concepts, notions, idées, débattus dans l'ensemble des sciences humaines et sociales, et bien au-delà. Ce premier numéro sur « La tentation du bonheur sportif » en est une illustration.

La publication exclusive de textes originaux et de traductions fonde le quatrième principe. Franchir la barrière de la langue est tout autre chose que rechercher un texte dont on possède par ailleurs le code linguistique. Nous ne rééditerons aucun texte francophone (traductions comprises) dans son intégralité. En revanche, nous souhaitons mettre à la disposition du lecteur des textes qui, quelle que soit leur difficulté d'accès théorique, soient lisibles par lui.

Pour rompre avec le dogmatisme de la publication académique, le cinquième principe prône l'articulation critique des textes présentés. La discussion étant un élément de l'élaboration, elle se doit d'apparaître également dans la réalisation. Ainsi, nous proposerons des traductions de textes avec lesquels nous ne sommes pas en accord complet, mais nous expliquerons pourquoi et en quoi. Nos propres productions pourront passer au même crible critique.

Enfin et comme principe ultime : les principes ne sont pas des diktats. Nous nous réservons le droit collectif de leur modification et nous obligeons à en rendre compte au lecteur. Le principe de la discussion suscite la discussion des principes.

Il nous faudra être un appel perpétuel aux actes, réfléchis en retour et agis de nouveau. Le renversement des habitudes du monde renversé suppose l'arrachement total des appareils de gestion de nos existences, et reste ainsi la possibilité d'un changement qualitatif de la vie quotidienne ainsi que d'une décomposition du bonheur capitaliste. Nous ne manquerons pas de participer à la stimulation de son apoptose. Nous continuerons de penser l'effondrement de ce monde unique pour que se réalise l'effondrement de la pensée unique de ce monde.

L'obstacle à franchir est là : *hic salta*.